

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9<sup>ème</sup>)

### LE PRÉSIDENT VOUS PARLE



Au mois d'avril 1947, nous recevions de notre ami Buissonnière, en réponse à un compte rendu de la Nuit du IIC de cette époque, une lettre où

il nous disait à peu près ceci :

« Si l'Amicale est mourante, achevez-la ; si elle ne représente plus rien que des bulletins d'adhésion signés par complaisance, si elle n'est plus ce que nous voulions qu'elle fût, oui, achevez-la. »

J'avais répondu à cette lettre en prouvant par des faits que l'Amicale était bien en vie et qu'elle était toujours ce que nous avions voulu qu'elle fût.

Aujourd'hui, en octobre 1948, où en sommes-nous ? Avons-nous encore le droit d'être optimistes ou faut-il cette fois l'achever, comme nous le commandait Buissonnière en 1947 ?

Si nous ne devons retenir que les quelques lettres décourageantes que nous recevons, l'optimisme nous quitterait, c'est certain ; si nous attachions trop d'importance aux quelques mesquineries que nous fait certaine association, nous aurions déjà déserté la Chaussée-d'Antin, bien sûr. Mais heureusement le travail que l'Amicale a fait et fera encore compense largement ces quelques désillusions.

Lorsque nous faisons un bilan du travail accompli par le bureau dans ces dix mois de 1948, lorsque nous comptons les prêts consentis aux camarades momentanément gênés, les secours alloués à ceux qui en avaient besoin, les démarches faites par le bureau et menées à bien (demandez plutôt à Tarin le temps qu'il a passé dans les ministères pour faire retrouver des dossiers égarés dans les bureaux et pour faire obtenir des pensions à des veuves ou à des malades), nous avons quand même le droit d'être contents de nous et de juger que notre œuvre a été utile.

(Lire la suite en page 2.)

Rendez-vous de tous les camarades au "CLUB DU BOUTHÉON", Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, le 1<sup>er</sup> mardi de chaque mois.

### Le coin du secrétaire



Le secrétaire est rentré après avoir passé d'excellentes vacances. Il a effectivement joui « en plein air d'un repos bien gagné » (tant pis si l'adverbe ne convient pas : il en décline toute responsabilité, ce n'est qu'une citation). Il lui faut, malgré tout, protester contre un certain « télépathicroquis » qui a

paru dans le numéro précédent et qui le représente d'une façon inexacte. Commençons par le haut (ou plutôt par la droite vu la position). De chapeau, point, le soleil ne nous ayant pas suffisamment gâtés et puis on sait trouver de l'ombre quand même sous un arbre. De chemise, même de cow-boy, ce qui pourrait s'expliquer par la présence de l'animal contemplateur, point non plus (quand on a l'occasion de faire du naturisme, on en profite). Quant aux pantalons et aux souliers, ils sont bien mal venus : le secrétaire connaît l'usage du short et des espadrilles. En somme, seule, la pipe est vraie. La vache aussi a un certain naturel et elle rappelle celles que l'on menait boire deux fois par jour et celle qu'il fallut un jour aider dans des circonstances délicates et pénibles (pour elle, surtout).

Cela mis au point, répétons que le secrétaire est rentré et a repris son rôle.

Il a d'abord constaté que la question de la carte du combattant avait fait quelques progrès : en remplissant un formulaire qui paraît, à première vue, long et rébarbatif, mais qui, en définitive, n'est pas tellement ennuyeux, en fournissant un bulletin de naissance sur papier libre et une copie de la fiche de démobilisation dûment légalisée par le commissaire de police ou une autre autorité compétente, on a la satisfaction d'avoir fait ce qu'il fallait et l'espoir de voir ses revendications aboutir... dans quelques années.

Les 100 millions sont aussi en bonne voie de répartition. Deux tranches de 123.000 francs sont déjà, pour le IIC, envoyées. Les lettres de remerciement que nous avons reçues montrent qu'il y a un certain nombre d'heureux. Seulement, il nous faut déplorer l'initiative prise par certaine association qui a annoncé l'octroi de sommes fabuleuses (on peut bien employer le mot, car ces sommes sont véritablement du domaine de la fable si l'on considère ce dont nous disposons et le nombre des bénéficiaires éventuels) à des personnes qui, peut-être, ne toucheront rien. Y a-t-il maladresse ou malveillance ? Nous ne le saurons sans doute jamais.

Il nous faut par contre remercier chaleureusement l'Amicale de l'Oflag II B qui, en tant que marraine de tous les stalags du Wehrkreiss II, a déjà fait, à tous ses filleuls, deux versements importants afin de leur permettre de distribuer quelques secours supplémentaires. Le IIC en a bénéficié et se fait un devoir de dire un grand merci à l'Oflag II B.

(Lire la suite en page 2.)

### A PROPOS DE NOS MORTS



Nous avons eu le plaisir de recevoir à notre permanence ce mois-ci notre brave camarade Costedoat que beaucoup connaissent.

De passage à Paris, il n'oublie pas de venir serrer la main des copains et de nous apporter quelques nouvelles d'Allemagne. Il faut vous dire que ce brave ami, de nouveau dans l'armée, est au service des sépultures et qu'avec un camion et des équipes spécialisées il est chargé d'exhumer les corps de nos camarades décédés en captivité, et qui se trouvent dans les cimetières locaux, pour ensuite les ramener à Berlin où un cimetière immense, centre de rassemblement, pourrait-on dire, les recueille en attendant les demandes de rapatriement des familles afin qu'ils soient en définitive inhumés dans leur terre natale.

Justement l'ami Costedoat a été chargé du cimetière de Greifswald, ce qui l'a amené à revoir notre ancienne ville de captivité : il nous en a rapporté quelques photos sur lesquelles, comme vous le pensez, nous nous sommes précipités pour à notre tour revoir cette ville si souvent maudite. Il nous fit voir notamment des photos nous montrant le travail des équipes d'exhumation et l'une d'elles attira particulièrement notre attention : elle représentait une immense couronne aux armes de la ville de Greifswald, et Costedoat nous dit que la municipalité allemande de la ville avait tenu par ce geste à honorer nos morts... Que penser de ce geste ?

Pour ma part, je n'en dis rien, car peut-on définir l'âme allemande ? Ce geste est-il sincère ? Est-ce un geste platonique ? Mais ce que nous devons dire et souhaiter de toutes les forces de nos âmes de Français, c'est que l'avenir qui est pourtant bien sombre ne nous ramène plus des jours comme nous en avons, hélas ! trop connus, ni de ces photos de tombes et de cimetières en terre étrangère, ce qui nous rappelle tant de deuils et de larmes, tant de veuves et d'orphelins.

Mais nous devons remercier bien fort ce brave Costedoat qui, liste en main, de cimetière en cimetière, recherche les noms de nos chers disparus et nous rapporte chaque fois des renseignements de la plus grande utilité que nous pouvons communiquer aux familles de nos morts.

R. TARIN.

Permanences tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité).

Fol PRES 402

## BAVARDONS UN PEU

Tous ceux qui ont passé quelque temps derrière les barbelés ont remarqué que la camaraderie et même une vraie amitié naissent rapidement entre les êtres ayant à supporter les mêmes misères.

L'homme a besoin d'un compagnon auquel il peut confier et faire partager ses joies et ses soucis et rares sont les individus préférant la solitude. Ce besoin d'avoir un confident apparaît presque dès notre venue au monde et il semble d'autant plus naturel lorsqu'on se trouve brusquement dans la situation d'un homme qui perd sa liberté et fait partie d'une masse sacrifiée d'esclaves.

De petits groupes se forment alors, d'abord au hasard : on cherche à se remonter mutuellement le moral et l'on réussit ainsi à supporter avec plus de courage les rigueurs de cette nouvelle vie.

Avec le temps on retrouve, dans d'autres groupes, d'anciens copains, des « pays », des gens du même milieu ou du même métier et ainsi naissent les liens qui arrivent à former « la grande famille », unie par les mêmes misères, les mêmes espoirs, le même but. On finit par connaître non seulement les camarades eux-mêmes, mais aussi leurs familles et l'aide d'entraide vient ensuite naturellement quand on apprend la situation difficile de l'une d'elles. Tous comprennent alors qu'en faisant un léger prélèvement sur leur paie ils accomplissent une bonne action sans se donner de mal et sans s'en apercevoir.

Où en est cet esprit-là ? Une fois rentré chez soi, la situation retrouvée, on préfère oublier les années perdues en captivité et, pour certains, la cotisation de 150 francs par an paraît énorme !

La vie est difficile ! D'accord. Impossible de rogner sur son budget une somme de 12 fr. 50 par mois ? Laissez-moi rire ! Et pourtant nous avons entendu quelques réflexions de ce genre !

Croyez-vous que nous avons le droit de nous enfoncer à nouveau dans une existence égoïste et d'oublier ceux à qui la vie sourit rarement ? Non, nous devons penser à ceux qui n'ont pu retrouver leur foyer et leur situation tels qu'ils les avaient quittés, ainsi qu'aux familles qui n'ont pas eu la chance de voir revenir leur prisonnier.

Nous n'avons pas le droit de refuser, ou simplement d'oublier de payer l'infime somme de 150 francs par an qui représente la cotisation de l'Amicale et qui permet de venir en aide à ceux qui étaient nos compagnons de misère ou à leurs familles.

Notre devoir à tous est d'être fidèle à la devise de l'Amicale : « Unis comme au camp ». Heureusement beaucoup pensent ainsi et le prouvent en nous envoyant régulièrement une cotisation qui, souvent, représente plusieurs fois la somme fixée. Ce sont ceux qui n'oublient pas et nous souhaitons que ceux qui ne font pas encore partie de l'Amicale le comprennent aussi et viennent grossir nos rangs, décidés à soutenir notre bonne œuvre suivant leurs moyens.

Boris MICHAUD.

### Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?



## LE COIN DU SECRÉTAIRE

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

L'Amicale se porte toujours bien ; beaucoup de cotisations en retard rentrent depuis un appel que vient de faire notre dévoué R. Tarin. Naturellement, les difficultés de la vie ont une répercussion sur les rapports de certains de nos camarades avec notre association ; il y en a qui ne peuvent payer plusieurs cotisations (disent-ils), et démissionnent : ils sont très peu nombreux ; d'autres ne répondent pas et nous nous verrons obligés de les considérer comme démissionnaires dès la fin de l'année. Il est normal que nous cherchions à avoir une situation claire ; il faut que nous sachions sur qui nous pouvons compter. Nous n'aurons pas à faire des coupes sombres, rassurez-vous. Au 1<sup>er</sup> janvier 1949, nous serons encore plusieurs centaines qui resterons fidèles à l'Amicale et qui chercherons à lui faire continuer sa tâche.

Comme c'était notre devoir, nous avons employé tous les moyens pour faire rentrer les cotisations : appels réitérés dans le bulletin, feuille particulière avec mandat à notre numéro de compte-chèque postal adressée à ceux qui n'avaient pas répondu aux précédents. Il ne nous reste plus qu'à recourir au mandat par recouvrement, ce que, cependant, nous répugnons à employer à cause des frais importants que cela nécessite. Et nous n'hésitons pas à répéter ici que « nous espérons que vous ne nous obligerez pas à vous envoyer un mandat par recouvrement », n'en déplaise à notre camarade B..., que cette phrase a scandalisé et qui voit là des procédés importés d'Allemagne. Pourtant, nous jugeons, pour notre part, que cela n'implique aucune contrainte vis-à-vis des destinataires ; s'il y a une légère menace d'emploi de procédés plus efficaces, il ne s'y trouve aucune menace de représailles ; s'il y a une obligation, c'est nous qui nous la faisons ; elle ne s'applique nullement aux autres. Nous croyons, mon cher B..., qu'il est de notre devoir d'épuiser tous les moyens à notre disposition pour essayer d'arriver au but que nous nous sommes proposé et nous sommes persuadés en notre for intérieur que, par là, nous ne nous « schleuhisons » pas. Bien que nous nous sentions « obligés » d'employer de tels procédés, les destinataires ne sont nullement forcés d'y répondre par l'acceptation : un mandat par recouvrement peut toujours se refuser. Ne croyez-vous pas, B..., que vous n'avez pas suffisamment étudié la phrase incriminée ? Vous ne lui avez accordé qu'un sens superficiel, menaçant, peut-être, alors qu'elle en avait un autre, celui que nous avons voulu lui donner, tout à fait anodin.

Nous nous excusons de cette explication de texte absolument fastidieuse, mais nous ne pouvons laisser le doute dans l'esprit de certains (peut-être que d'autres que B... ont compris comme lui) et surtout nous ne voulons pas être l'objet d'accusations du genre de celle qu'on nous adresse.

Au sujet du retour des corps de nos camarades décédés en Allemagne, nous avons appris par notre camarade Costedoat, que beaucoup de cercueils sont maintenant à Berlin. On n'attend que l'ouverture du fameux « couloir » et aussi les wagons pour les transporter en France. Roger GAUBERT.

## LE PRÉSIDENT VOUS PARLE

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Alors, vous allez vous demander pourquoi je parle d'achever cette Amicale qui « marche si bien ». C'est à ceux qui se font tirer l'oreille pour verser leur cotisation que je m'adresse. Ils ne sont que quelques dizaines. Parmi eux, certains ne sont que des négligents à qui il ne suffit que de rafraîchir la mémoire, d'autres ne peuvent payer, vu leur situation présente ; à ceux-ci, nous faisons confiance et demandons seulement de nous prévenir ; ils continueront à être des nôtres en attendant des temps meilleurs. Mais c'est à une troisième catégorie surtout que je veux parler aujourd'hui : ceux qui vont où leur intérêt immédiat les pousse et qui ne pensent pas que demain ils peuvent avoir besoin de nous.

Je sais toute la publicité faite par d'autres associations au sujet de l'obtention de la carte du combattant. Croyez-vous, mes camarades, que vous l'aurez plus vite,

## Un des nôtres

Tous ceux, parmi nous, qui ont connu Pierre de Berroëta pendant le séjour qu'il fit derrière les barbelés du IIC se rappellent ce garçon sympathique, décorateur plein d'ingéniosité des premières revues du « Gay passe-temps ». Il occupait alors ses loisirs forcés à fixer en rapides croquis les scènes pittoresques de nos misères quotidiennes : appels, le jus, la soupe, les séjours si confortables aux « 16 trous », etc. Ces croquis furent d'ailleurs très appréciés à l'exposition qu'il en fit dans une galerie parisienne. Voici près de trois ans qu'il était parti en Argentine. C'est avec beaucoup de plaisir que nous avons pu lire dans un journal du soir un article extrêmement élogieux pour notre camarade dont l'exposition de peinture connaît actuellement un beau succès à Buenos-Aires.

Voici l'article de M. Mounou, de France-Soir, concernant notre camarade.

LE TOUT-PARIS DE BUENOS-AIRES S'ENTHOUSIASME POUR LA SAISON FRANÇAISE D'ARGENTINE.

LE PEINTRE BERROËTA A UN SUCCÈS FOU...

Buenos-Aires, 2 octobre.

Le tout-Paris argentin vient d'assister, à la galerie Pierre Charron, au vernissage des œuvres de Pierre de Berroëta. M. Christian Belle, chargé d'affaires, le professeur Leriche, venu donner des conférences, Jean Tranchant, fidèle à Buenos-Aires et à Montevideo, admireraient les tableaux de ce jeune peintre d'origine basque, ancien prisonnier de guerre et venu en Argentine tout simplement parce que sa femme est argentine.

Pierre de Berroëta a été une découverte totale. Dans la diversité des sujets traités, ceux qui frappent peut-être le plus sont ceux que lui a inspirés l'Amérique du Sud. Il est plaisant de constater comme il a su capter et rendre, pleins de couleur et de poésie, les moindres faits de la rue, comme son *Marchand de légumes*, ou de la plage, comme cette *Ile aux phoques*, située tout près de Montevideo, ou ces *Cavaliers dans la forêt*, surveillant du haut de leurs chevaux le bétail disséminé.

Certains ont dit que Berroëta était souvent inspiré par Lurçat. C'est inexact. La force de Berroëta est précisément de se trouver éloigné de Paris, de ne pas subir de trop près la leçon des grands maîtres. Il s'est libéré par lui-même et atteint déjà une maîtrise et à une pureté, notamment dans ses portraits de *Marie-Laure* et de *Nena*, qui permettent de le classer déjà dans la tradition de nos grands peintres.

Les Français pourront en juger, car Pierre de Berroëta compte venir exposer prochainement à Paris...

Nous serons des premiers à apprécier son talent.

Pierre BRUNET.

cette carte, si vous appartenez à une autre association que la nôtre ? Je ne crois pas m'avancer beaucoup en vous affirmant que vous êtes entièrement dans l'erreur, car c'est à nous en fin de compte qu'il faudra s'adresser. A qui demandera-t-on, si besoin est, quelle a été votre attitude au stalag ou au kommando, si ce n'est à nous ? Et puis, une fois la carte obtenue, que deviendrez-vous ? Des anonymes perdus, noyés parmi tant d'autres, et le travail de désagrégation commencé dès notre retour en 1945 sera terminé. Est-ce cela que vous recherchez ?

Quoi qu'il en soit, forts des centaines de camarades qui nous restent fidèles et qui nous épaulent dans la mesure de leurs moyens, nous continuons et vous pouvez être assurés que l'Amicale fera le plus longtemps possible du bon travail et que régneront encore la solidarité et la camaraderie.

Charles DAMET.

## DANS LE COURRIER

De la lettre de notre camarade Armand BADEROT qui nous annonce la naissance de sa troisième fille, nous extrayons le passage suivant :

*Je reçois toujours mon journal et je reste bien uni à notre Amicale.*

Merci, BADEROT, pour ces bonnes paroles. Cela est réconfortant après les lettres de démission — peu nombreuses heureusement — que nous recevons. Les temps sont durs, assurément, mais ne le sont-ils pas davantage pour certains que pour d'autres ? Pour les plus éprouvés, les favorisés doivent faire quelques sacrifices, n'est-il pas vrai ?

\*\*\*

Le docteur Norbert LERICH, ex-médecin-chirurgien à Stettin de novembre 1942 à mai 1944, se rappelle « au souvenir de tous ses anciens malades et blessés ». Il serait heureux d'avoir de bonnes nouvelles de ses camarades, patients ou autres, qu'il a connus à Stettin.

Nous remercions chaleureusement le docteur LERICH pour l'intérêt qu'il prend à l'Amicale et l'assurons de notre entière sympathie.

\*\*\*

L'abbé LAVABRE envoie son « meilleur souvenir à ses connaissances. Amitiés au sympathique groupe « Infirmerie ».

Au sujet de sa santé, il nous donne certains apaisements. Il écrit :

*Ça va toujours très bien, quoique moi aussi je vieillisse tous les jours et que mes cheveux aient tendance à s'échapper de mon crâne. Mais je m'en console aisément, car une année presque complète de repos m'a rendu des poumons presque neufs (?)*

Tant mieux, mon cher LAVABRE, que tu te sois assez bien rétabli mais nous n'aimons guère

ce point d'interrogation. Quant aux cheveux, dis-toi bien qu'ils ne sont pas absolument indispensables ; demande donc à Damet et à Manin s'ils ne s'en passent pas.

\*\*\*

Bernard DELIGNIERES adresse son « meilleur souvenir à tous les anciens du II C », et félicite Michel PAUREAU. « Qu'il continue », écrit-il. C'est aussi ce que nous pensons.

\*\*\*

Dans la lettre par laquelle il nous apprend la mort de notre camarade FERRY (Georges), Jacques AUTIN écrit :

*Je sais que Georges connaissait particulièrement l'abbé SALANT, aumônier à Barth et le père BARBIEUX au stalag, ainsi que de nombreux braves copains de Barth...*

A tous, nous nous faisons un devoir d'annoncer la triste nouvelle. Nous espérons qu'ils n'ont pas oublié celui qui, à Barth, « consacrait tous ses loisirs à égayer ses camarades, soit au théâtre, soit par les divers jeux qu'il organisait. »

\*\*\*

Gaston QUINSON présente ses « félicitations au « Baron » ; nous nous joignons à lui pour adresser à Ropagnol une nouvelle fois les nôtres.

\*\*\*

Merci à Gaston QUINSON et à Elie SEGUIN qui nous ont envoyé l'adresse de deux nouveaux futurs adhérents.

Que beaucoup agissent comme eux, c'est notre vœu le plus cher.

LE SECRETAIRE.



...3 paquets de gauloises et une boîte d'allumettes coûtent 150 francs, c'est-à-dire le montant de la cotisation de l'Amicale, pour une année !

Pensez-vous que ce soit un grand sacrifice pour rester ou devenir membre de cette Amicale ? Celle-ci poursuit le but d'être, par son Bulletin, un lien entre les camarades qui se sont promis de rester toujours unis et de s'entraider.

## LES NOMADES

### “ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Nous restons huit jours dans cette prison et, ma foi, nous n'avons pas trop à nous plaindre. La nourriture est fort acceptable : le matin, café au lait avec tartines, à midi, viande et légumes, à quatre heures, café et tartines de confitures et le soir, soupe épaisse à volonté. Comme il commence à faire froid, le géolier allume du feu tous les soirs dans notre cellule. Cet excellent homme (il y en a partout), s'étant aperçu que nous tirions désespérément sur nos pipes nous apporte un paquet de tabac, payé probablement de ses propres deniers, en nous faisant remarquer qu'il l'a choisi spécialement pour la pipe.

Le matin et l'après-midi, on nous sort de cellule pour aller dans la cour scier du bois. Cela ne nous déplaît pas car nous prenons l'air et nous faisons la connaissance des autres prisonniers. Il y a tout d'abord un sous-officier de la Wehrmacht, arrêté pour désertion : c'est un homme fort instruit, ayant beaucoup voyagé et parlant un français à peu près correct. Lorsque nous lui demandons ce qu'il croit subir comme peine, il nous indique clairement qu'il est destiné au poteau d'exécution. Cependant, est-ce calcul, fanatisme ou plus simplement habitude ? Il ne peut voir le directeur de la prison sans le saluer d'un « Heil Hitler ! » plein de conviction.

Parmi les autres détenus, tous Allemands, se trouvent un ancien prisonnier de 14-18 qui a beaucoup de sympathie pour la France et qui a été condamné à un an de prison pour avoir uriné en présence d'une femme (nous ne les savions pas si pudibondes, ces dames !), un gamin de quinze ans qui en est à sa deuxième condamnation pour vol et une espèce d'anormal, physiquement et

intellectuellement, enfermé pour attentat à la pudeur. Les deux derniers ne peuvent nous supporter et cherchent à nous nuire par tous les moyens. Deux ou trois autres pensionnaires sans intérêt se trouvent également dans cette prison de tout repos dont le directeur a ceci de particulier qu'il adore se pavaner le dimanche dans un uniforme de N. S. K. K.

Nous coulons des jours heureux dans cette hospitalière bastille, mais la bonne vie ne peut durer. Un beau matin, nous partons, accompagnés d'une sentinelle, sous l'œil navré du directeur et du géolier.

Un tramway nous conduit à la gare où nous prenons le train pour le Stalag II C. Cela nous soulage car nous avions peur de retourner au II A de si triste mémoire. Nous passons à Lübeck, à Rostock où nous devons changer de train. Le gardien n'est pas d'un naturel très causant et nous aimons mieux ça car il a une sale « gueule » antipathique au suprême degré.

Dans le compartiment pour Greifswald, une dame, accompagnée de sa fille, nous offre un petit pain blanc garni de margarine. La sentinelle fait quelques difficultés, mais la « Frau » l'achète en lui faisant don d'un sourire et... d'une anguille fumée.

A dix heures du soir, nous arrivons au II C où les garages et leurs litières de paille de bois nous accueillent.

Dans les jours qui suivent nous faisons la connaissance des autres Français du camp ; ils sont au nombre de deux cents environ : malades, infirmiers, sous-officiers qui refusent catégoriquement de travailler, couverts par la Convention de Genève.

Nous apprenons bien vite, et avec quelle fierté ! que nous sommes les troisième et quatrième évadés du camp. Les deux premiers, Pierron et Bichon, sont pour le moment en train de purger la peine à laquelle ils ont été condamnés : vingt et un jours de cellule.

Pour la première fois, nous avons l'occasion

d'écrire en France, une lettre bien courtée, certes, mais il nous suffit que les nôtres nous sachent en vie.

La vie dans les garages est organisée ; interprète, chef de baraque, policiers du camp forment un noyau que l'on a baptisé « la Mafia ». Les hommes sont divisés en groupes de vingt, ce qui facilite l'attribution des corvées ainsi que la distribution de la nourriture. Celle-ci d'ailleurs a subi une sensible diminution depuis deux mois. Nous sommes loin d'assouvir notre faim avec ce que l'on nous octroie. Heureusement que les Polonais qui font les corvées d'épluchage nous donnent de temps en temps quelques pommes de terre. La grosse difficulté consiste alors à les faire cuire, ces précieuses « patates » ; c'est généralement dans les W.-C. que ça se passe. Un vieux seau percé de trous d'aération nous sert de poêle. L'inconvénient majeur de ce fourneau nouveau modèle est qu'il dégage une fumée que rien ne peut diriger ; aussi, si peu qu'il fonctionne en même temps que quelques autres de ses pareils, l'atmosphère devient intenable dans le local ; toutes les cinq minutes, toussant et pleurant, il nous faut sortir pour avaler une bouffée d'air pur ; mais cela n'est rien, le plus grave c'est lorsqu'un Allemand, alerté par le nuage de fumée qui s'échappe des petites lucarnes, vient en hurlant renverser poêles et gamelles d'un coup de botte rageur.

Le manque de tabac se fait aussi cruellement sentir ; ceux qui ont quelque argent de camp peuvent encore s'offrir de temps à autre un paquet de cigarettes, mais nous qui sommes « fauchés » devons nous contenter de cracher.

Peu de temps après notre arrivée, Dada et moi passons à l'interrogatoire ; un officier nous demande sans rire pourquoi nous nous sommes évadés. Nos explications ne doivent sans doute pas être convaincantes et nos raisons bien fondées car un soir, à l'appel, on annonce que Hérent et Pilla feront vingt et un jours d'arrêts durs « pour s'être promenés sans autorisation hors du kommando » (sic).

Deux jours plus tard, nous descendons en cellule dans une caserne contiguë au camp. Nous avons encore la chance de ne pas être séparés et d'avoir pu conserver nos musettes dans l'une desquelles se trouve un jeu de cartes, ce qui nous permettra de tuer le temps.

La cellule mesure deux mètres sur quatre avec un bat-flanc et un repose-tête en bois. Pas de couverture, pas de paille, pas de siège. Pendant ces vingt et un jours nous souffrirons surtout de la faim. Le régime est sévère, une ration de soupe à midi et c'est tout. La gamelle quotidienne est

## Pour les sous-officiers

Nous avons reçu de notre camarade Jean DELANNE, une lettre qui constitue une excellente attestation pour les sous-officiers contraints au travail. Nous n'avons qu'à la reproduire avec le document qui y est joint.

Chers Camarades,

Au moment où nous devons tous constituer nos dossiers pour la Carte du Combattant, je vous signale que je possède un document qui ne me concerne pas personnellement car je suis simple soldat, mais qui, à mon avis, peut présenter quelque intérêt pour « les gradés » !... Nous ne savons pas comment seront constituées exactement les commissions qui se pencheront sur nos papiers et auront à trancher nos cas... De bonne foi certains membres qui auront fait « celle d'avant », ou qui, ayant fait la dernière, se seront trouvés privilégiés peuvent accuser de « compromission avec les Chleus » les sous-officiers qui auront travaillé, et prétendre que ça a été toujours de leur plein gré. Personnellement, j'affirme qu'à mon kommando ils ont bien été contraints et forcés. Que leurs protestations sont restées vaines et que les autorités leur ont affirmé — ainsi qu'en témoigne mon document — qu'il n'y avait rien à faire qu'à s'incliner.

EXTRAIT DU JOURNAL  
DU STAMMLAGER II C  
« ENTRE CAMARADES »

N° 4

Juillet 1942.

Compte rendu de la visite faite le 17 avril 1942 au Stalag II C par MM. les délégués de Son Excellence Georges Scapini, ambassadeur de France ; « ...page n° 2.

Travail des sous-officiers.

« ...Et voici une question qui m'est souvent

absorbée avec une lenteur calculée : il faut se donner l'impression que l'on mange beaucoup en mangeant longtemps. L'ombre d'un poteau que nous pouvons apercevoir dehors nous sert d'horloge. Lorsqu'elle est à une distance nettement déterminée d'un trottoir nous savons que les prisonniers polonais de corvée de soupe vont arriver. Pendant toute la matinée, l'un ou l'autre regardant par la petite lucarne, annonce l'heure : « Plus que trois mètres », « plus qu'un mètre », « plus que cinquante centimètres ». Il nous arrive parfois de maudire ces « sales Polaks » qui sont en retard de « trente ou cinquante centimètres ». Un jour surtout est attendu avec impatience : c'est le vendredi, jour de la soupe à la morue, non pas parce que nous aimons particulièrement la morue, ni parce que nous sommes heureux de faire maigre, mais parce que le brouet est un peu plus épais que d'habitude. Et puis, la morue étant ordinairement dure, nous avons l'impression de manger de la viande ; les arêtes sont sucées jusqu'à ce qu'il n'y adhère plus le moindre atome de substance comestible.

Dada, que la faim rend nerveux, tourne comme un lion en cage en fulminant contre les Boches ; j'accepte plus philosophiquement notre sort, me contentant de compter les jours qu'il nous reste à faire.

Une aubaine nous vient, un jour où Dada réussit à aller à la visite : il rapporte deux ou trois cigarettes. A un autre moment, en faisant l'inventaire de nos bagages, je trouve un minuscule morceau de lard que nous gardions pour nous frotter les pieds pendant notre évasion ; il est sale et rance mais nous le mangeons après l'avoir partagé en deux morceaux strictement égaux.

Tous les matins, à cinq heures, les cellules sont ouvertes et nous devons nous rendre, torse nu, aux lavabos. C'est là que nous faisons la connaissance de nos deux collègues, Pierron et Bichon, garçons tout à fait sympathiques qui finissent leur peine. Il y a aussi la promenade, le matin et le soir : cela consiste à tourner dans la cour de la caserne, à cinq mètres les uns des autres, les mains derrière le dos.

Les trois semaines d'arrêts durs se passent dans ces conditions et le 3 novembre, à midi, nous regagnons le garage.

Durant notre absence, des lits à trois étages ont été installés, ce qui est une amélioration appréciable.

Le froid est venu et, pensant au kommando de Stralsund, nous décidons de rester au stalag par tous les moyens. J'ai pris, d'ailleurs, la ferme réso-

## LE COIN DE L'U. N. A. C.

### LA CARTE DU COMBATTANT

1939-1945

Vous trouverez les formulaires officiels de l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, pour la demande d'obtention de la « Carte du Combattant » :

1° Aux Offices départementaux d'Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, dans chaque chef-lieu de département ;

2° A votre Amicale — à son siège, 68, Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>) — qui se tient à votre disposition pour vous expédier ces imprimés, mais vous prie de joindre à chaque demande une enveloppe timbrée.

N. B. — Il est instamment rappelé que ces formulaires, une fois remplis par les intéressés, doivent être obligatoirement déposés à l'Office départemental de leur domicile ; exceptionnellement, pour Paris et la Seine, au siège de chaque Amicale.

posée et à laquelle je me dois de répondre. Il s'agit du travail des sous-officiers.

« Là encore la Convention de Genève tient toujours ; toutefois, il est de mon devoir de vous mettre en garde contre certaines mesures qui pourraient être prises contre des sous-officiers refusant de travailler.

« Un ordre récent de l'O. K. W., prévoit que tous les P. G. valides non officiers doivent travailler quels que soient leurs grades. »

### ENFIN DES SANCTIONS

Les « Informations V. B. », bulletin de l'Amicale des Anciens Prisonniers de Villingen, nous apprend que, grâce à l'action de nos camarades, certains de ceux de leurs gardiens, qui avaient été les auteurs de sévices envers eux des « Barbelés », ont comparu en justice.

Le Tribunal intermédiaire de Bade a prononcé des peines diverses contre les nommés Goetz, commandant du camp, Fricke, officier de justice, et certains comparses, qui, au mépris des conventions de Genève et du droit humain, avaient fait trop bon marché de la vie des prisonniers. Il est regrettable que de semblables actions n'aient pu être menées à bien partout, car ainsi les souffrances subies par de trop nombreux camarades au cours de leur captivité auraient reçu une juste sanction.

Mais à qui peut-on imputer cette négligence ? Nos hommes de confiance, à leur rapatriement, ont déposé, entre des mains qualifiées, des dossiers très documentés ! Quelle suite a donc été donnée aux faits signalés ?

D'autres affaires sont en cours, mais, bien souvent, les rapatriés, ayant repris leurs pantoufles, ne désirent nullement que leur tranquillité présente soit à nouveau déréglée. Aussi, chacun et, en premier lieu, les Pouvoirs publics, peuvent-ils s'accuser de cette négligence.

Malgré tout, nous nous réjouissons d'être informés de ce qu'une première sanction ait pu ainsi atteindre ceux du « Grand Reich », qui se croyaient de la « race des Seigneurs », affectaient d'ignorer les conventions internationales, et surtout faisaient fi de la moindre parcelle d'humanité.

Bravo, amis du V. B., ceux de Villingen pourront vous être reconnaissants du résultat d'une telle action.

lution de ne plus travailler pour l'Allemagne tant que durera la guerre.

Nous apprenons ici l'échec du débarquement allemand en Angleterre et l'appel du général de Gaulle aux Français de bonne volonté. Malgré les précautions que prennent les Boches pour nous laisser dans l'ignorance, les nouvelles nous parviennent quand même ; elles sont souvent déformées, bien sûr, mais elles entretiennent en nous l'espoir.

Trois jours après notre sortie de cellule, nous recevons, Daniel et moi, chacun un colis. Comme c'est le premier, notre joie est grande et, devant les yeux amusés de nos camarades, nous exécutons une « danse du scalp » effrénée. Nous avons également nos premières lettres. La mère à Dada lui écrit qu'à la Croix-Rouge on lui a affirmé qu'il était mort.

Tous les jours les prisonniers doivent sortir du garage pour une promenade hygiénique. Quelle prévenance ! Comme il fait froid, rares en sont les partisans et cela commence par une partie de cache-cache entre gardés et gardiens. Avec bien du mal un sous-officier boche aidé de quelques soldats parvient à faire sortir une centaine d'hommes mais très vite l'effectif fond jusqu'à ne plus comprendre qu'une dizaine de résignés, de volontaires plutôt, qui acceptent de prendre part à l'exercice. Il en faut bien quelques-uns pour que les autres soient tranquilles.

Il existe au camp un sous-officier que chacun voudrait bien ne jamais rencontrer ; c'est un grand sec à figure de faux témoin, antipathique à souhait et dont les fonctions ne sont pas pour lui attirer les bonnes grâces des prisonniers : je veux parler du « marchand d'esclaves ». Presque tous les jours, il rassemble tout le monde dans la cour et, après avoir fait mettre les malades à droite, les sous-officiers réfractaires à gauche et les sanitaires en face, il relève les noms des pauvres types qui ont le malheur de rester au milieu. Dada et moi, ainsi que beaucoup d'autres, avons compris la « combine » et nous devenons successivement malades, sous-officiers ou sanitaires. Lorsque le contrôle est plus rigoureux, il nous reste encore la ressource d'aller nous cacher dans les W.-C. Ces W.-C. sont d'ailleurs « le dernier salon où l'on cause ». De longues conversations sont engagées, les interlocuteurs étant commodément assis sur le grand panneau percé d'ouvertures. Pour atténuer les mauvaises odeurs, chaque trou est recouvert d'un couvercle en bois sur lequel un humoriste a écrit : « Vanille, café, chocolat, etc. ». Il y en a pour tous les goûts.

Tous les dimanches, de petites soirées récréatives sont organisées : alternativement, cabaret wallon chez les Belges, cabaret montmartrois chez les Français. Daniel et moi avons vite épuisé notre répertoire de chansons, aussi, force nous est d'écrire de petits sketches qui, d'ailleurs, obtiennent un certain succès.

Le froid augmente et deux poêles sont installés dans le garage. Comme nous ne touchons que très peu de combustible, les fourneaux ne fournissent que deux ou trois heures de chaleur par jour. Dada a été nommé « poêle-führer », c'est-à-dire qu'il est chargé d'entretenir un feu. Sa fonction lui rapporte une gamelle de soupe de rabiot qu'il partage avec moi.

Malgré les colis qui, maintenant, arrivent régulièrement il faut se débrouiller pour manger suffisamment.

C'est ainsi qu'un jour, Dada et moi gagnons une gamelle de soupe en allant porter à la morgue le corps d'un camarade qui s'était pendu.

Les sorties du camp sont rares. Pour nous, elles n'ont lieu que lors d'un enterrement. Dans cette circonstance, un petit groupe d'une trentaine d'hommes va au cimetière rendre les honneurs au disparu. La cérémonie est modeste ; après le service funèbre dans la chapelle, on suit le cercueil jusqu'à la fosse. Lorsque la bière descend dans le trou, un peloton de soldats allemands tire trois salves. Ensuite, un à un, les prisonniers passent devant la fosse, se mettent au garde à vous et saluent. Cela ne manque pas d'une certaine grandeur dans sa simplicité. Chacun pense avec émotion aux proches parents du mort qui, en France, ignorent encore leur malheur.

Les fossoyeurs, qui sont des prisonniers, entretiennent avec un soin pieux les sépultures des camarades défunts. On a l'impression à voir ces tombes bien alignées, fleuries et surmontées d'une petite croix de bois que ceux qui dorment là seraient satisfaits de constater qu'on ne les abandonne pas.

Un peu avant Noël, le camp reçoit le premier envoi de la Croix-Rouge française. Le moral de tous s'en ressent et remonte de pas mal de degrés. Ces vivres nous permettent d'envisager l'avenir avec un peu moins d'amertume ; ceux dont la débrouillardise n'est pas la qualité dominante ont, de ce fait, la perspective d'avoir moins souvent le ventre creux. Nous préparons Noël. Un prestidigitateur professionnel du nom de Giraud a formé une petite troupe d'artistes amateurs dont je fais partie avec Dada.

(A suivre.)

# CARNET DU MOIS

## NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de :  
Bernadette, fille de Pierre AUZIE, 98, rue des Chalets, Toulouse (Haute-Garonne);  
Marie-Françoise, fille de Armand BADEROT, 4, rue Sainte-Marie, Lunéville (M.-et-M.);  
Odile, fille de Jean CHAROY, avenue de la Libération, Mérignac (Gironde);  
Michel, fils de Joseph TALLON, 48, rue du Palais, Saint-Maixent-l'École (Deux-Sèvres).  
Jean-Luc, fils de Marcel SAVREUX, 26, rue de Champagne, Mantes-Gassicourt (S.-et-O.).

Nos meilleurs vœux aux charmants bébés et nos félicitations aux heureux parents.

## MARIAGE

Nous avons le plaisir de vous annoncer le mariage de notre sympathique ex-chirurgien-dentiste, Alfred GELAS, avenue du Vercors, Saint-Marcellin (Isère) avec Mlle Monique DESCHAMP. La cérémonie nuptiale a eu lieu le lundi 8 novembre en l'église Saint-Jean-Bosco de Romans. Nous présentons à Mme et M. GELAS nos plus sincères félicitations et les prions d'accepter nos meilleurs vœux de bonheur.

## DÉCÈS

Nous avons la douleur de faire part du décès de M. Charles CODEVELLE, père de notre regretté camarade, Charles-André CODEVELLE, mort en captivité en 1944.

A Mme CODEVELLE-GODAR, si cruellement éprouvée par le sort, puisqu'elle a déjà perdu ses deux fils en captivité, l'Amicale adresse l'expression de sa plus grande affliction et ses plus sincères condoléances.

Nous avons le triste devoir d'annoncer le décès de notre camarade, Maurice LACOUDRE, mort le 31 juillet 1948, d'une endocardite infectieuse.

Nous adressons à Mme Lacoudre et à son petit Michel nos plus sincères condoléances et les assurons de nos sentiments dévoués.

Notre camarade Autin nous apprend le décès de FERRY Georges, à Bruyères (Vosges).

Nous présentons à Mme FERRY et à toute la famille de notre regretté camarade nos condoléances les plus sincères et l'expression de notre affliction.

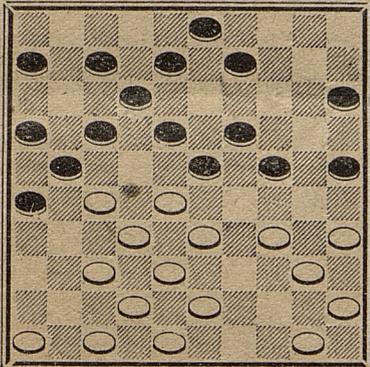
# Jeu de Dames

## CHRONIQUE N° 5

### Règles du Jeu de Dames (suite).

7° La dame prend comme le pion, mais de plus, elle peut prendre les pions à distance, même s'ils sont séparés d'elle par une ou plusieurs cases vides. Si ces pions sont contigus de l'autre côté à plusieurs cases vides, elle a le choix de s'arrêter sur l'une ou l'autre de ces cases à moins qu'elle n'ait plusieurs pions à prendre, auquel cas elle doit aller à l'intersection d'une diagonale où la situation indiquée ci-dessus se représente. Elle prend ainsi toutes les pièces qui se présentent successivement dans son rayon d'action.

Problème n° 5 par M. Michel Fraiberg.  
Les blancs jouent et font un coup de dame gagnant.



Solution du problème n° 4 de M. Pierre Lucot :  
1. 18.12 (8x17). — 2. 48.42 (38x47). — 3. 23.19 (14x34). — 4. 35.30 (47x20). — 5. 25x3 (34x25). 3x19 gagne.

Ont trouvé le n° 3 :

MM. Maurice Nicolas, Foucault.

## COMMENT JOUER AUX DAMES

Cinq dames contre deux (suite et fin).

VI. 2.35, 48.37 (A) 35.24! (et non 3.25 qui permettrait 37-26) 37.48 (B) et maintenant seulement 3.25 suivi sur 48.37 ou 26 forcé de 24.42, etc.

(A) 1° Si 48.25 (voir IV), 2° sur (46.32) ou (28.36) et 18.12.

3° Si (46.5 ou 10), 3.25, etc. (voir V), 4° si (46.37) 3.25 suivi sur 48.42 forcé de 25.14 ou 25.20, etc.

(B) 1° Si (37.26) 24.15 qui sera suivi de 3.25, etc., 2° si (37.5 ou 10) 3.25, etc.

VII. 3.14, 1.40, 36x13.

VIII. Les blancs joueront successivement si la dame noire est à 16, 3.8, 18.12, 8.35, si elle est comme précédemment, mais on prendra un temps par 36.47, avant de continuer par 18.12, ce qui empêchera les noirs de venir à 35 et de menacer de prendre deux dames pour une, les noirs étant supposés avoir une dame sur la grande ligne (E) n'ont pu jouer pour éviter l'enfermage immédiat.

Alors les blancs gagnent par 35-19, 1.40, etc., si la dame de la grande ligne est à 5 ou bien par 47.41 et 2.16, si cette dame est à 46.

E. Il faut tenir compte de ce fait : que dans aucun cas les dames noires ne peuvent se mettre en l'air ainsi dans la position suivante :

Blancs 1.2.8, 18.36. Noirs 5 ou 46, 16.

1° Si la dame vient à 28 on gagne par 36.27 suivi sur 16.49 (si elle prend sur une autre case) 8.19, 2.19 gagne de 18x40 et 8.13.

2° Si elle vient à 32, on joue 12.18, ce qui force la dame à revenir à 46 ou à 5, et l'on continue comme dans le texte 8x35, etc. 14, 2.13 (3) suivi de 13.4 et l'on gagne facilement en poursuivant l'enfermage d'une dame si elle reste à 15 ou à 47, ou alors on continue comme dans le premier exemple si les deux dames reviennent sur la grande diagonale (1).

Jusqu'à ce coup exclusivement nous n'avons fait que reproduire les indications de M. Fournier relative à cette théorie (revue le Damier, de Dambrun, 15 juin 1920). Mais M. Fournier continue en disant (voir sa note C) que si une dame noire est placée sur la grande diagonale 5 ou 46 et l'autre à 48 ou 25, les blancs jouent successivement 18.12, 36.47, 2.24 et 3.25 pour arriver à la position Manoury. Or il ne remarque pas que si les noirs maintiennent une dame à 25, on ne peut pas jouer 18.12, car 46 ou 5.14 annulerait, il faut dès lors s'y prendre autrement pour gagner.

(2) La remarque (1) s'applique encore ici (3). M. Fournier, dans sa note (a) indique que les blancs gagnent facilement en poursuivant l'enfermage de la première dame par 3.9, 9.14, etc. Cette méthode est prise en défaut dans le cas suivant. Les noirs ont une dame à 5, et l'autre à 15. Si les blancs jouent 3.9, noirs 15.10 et si 9.4 les noirs répondent 10.14 suivi sur 4.10 de 14.46 ou sur un autre coup de 14.3 ou 14.25, et toute la combinaison est à recommencer.

(D'après S. Bizot, ex-champion du monde (Radical 1931).

## Nouvelles :

Lyon. — Le championnat de France 1948, qui s'est déroulé à Lyon, du 12 au 22 août, s'est terminé par la victoire du maître international, Marcel Bonnard, avec 19 points devant G. Post (Alger) 18 points, G. Malfray (Paris) 17 points, S. Bizot (Paris) 16 points, A. Verse (Paris) 15 points, P. Pérot (Paris) 14 points, P. Dionis (Paris), Bullas (Grenoble), J. Mérono (Casablanca), André Mélinon (Lyon) chacun 13 points, Antome Mélinon (Lyon) 10 points, Sjöberg (Lens) 8 points, Perrin (Bourg) 7 points, Acézat (Perpignan) 5 points.

A l'issue de ce tournoi, le titre de maître national a été décerné à M. Georges Post.

\*\*

Paris. — Le Championnat de Paris 1949 débutera début novembre, il sera joué sur deux tours, par catégories, au siège du Damier parisien.

\*\*

Le Championnat du Monde va, cette année, se jouer dans différentes villes de Hollande, il commencera le 23 octobre et doit durer vingt-deux jours. Trois joueurs français doivent y participer. Les résultats, ainsi que les détails du Championnat de Paris, seront publiés dans le prochain numéro.

Pierre PEROT.

En recevant le bulletin, n'oubliez pas de vérifier si votre adresse est bien exacte et signalez-nous les rectifications nécessaires. Des journaux nous reviennent quelquefois, faute de précision.

En écrivant à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre pour la réponse.

# ALLO! ALLO!

Désormais, on ne peut plus le taire ;  
Haut, il faut qu'on le clame ;  
Ropagnol, l'endurci célibataire,  
Ropagnol a pris femme.

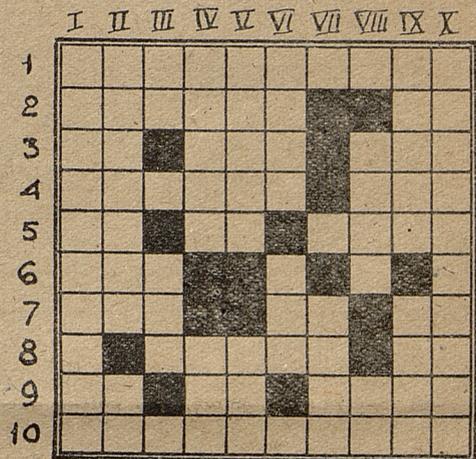
C'est en effet le 9 octobre 1948, en la basilique d'Albert (Somme) que notre camarade le R. P. Barbieux a uni Paul ROPAGNOL à Mlle Jacqueline BEAUBOIS.

Nous nous faisons un devoir d'adresser aux nouveaux époux nos plus vives félicitations. Que Mme ROPAGNOL et notre dévoué président d'honneur et ami trouvent ici l'expression de nos vœux de bonheur les plus sincères et les plus chaleureux.

# MOTS CROISÉS

DE V. MICHAUD

Problème n° 5



## Horizontalement

1. Effervescence des passions. — 2. Impulsion qui détermine le mouvement. Fleuve d'Italie. — 3. Initiales d'un grand acteur français. Serviteur en arabe. Un chien connu. — 4. Aimée avec passion. Préfixe. — 5. Mot enfantin. Préposition. Général français né à Menton. — 6. Ce que l'on ne doit pas demander aux femmes. — 7. Démonstratif. Lettre grecque. Fleuve de Russie. — 8. Bois détruit ou endommagé par le feu. Petite rivière. — 9. « En matière de ». Phonétiquement : accueilli par des cris. Maréchal français. — 10. Longue suite.

## Verticalement.

I. Orner de plumes flottantes. — II. Action, manière de border. Conjonction. — III. Note. Lettre grecque. — IV. Le quart d'un sou. Donna un coup de pied. — V. Divisée en plusieurs lobes. Un oncle d'Amérique. — VI. En Asie. Tête d'une tige de blé. — VII. Que nous apportons en naissant. — VIII. Pas commun. Pronom personnel. — IX. Dit son avis sur un sujet en délibération. Patrie d'Ivan Tourguénev. — X. Se promène ou se divertit la nuit.

## Solution du n° 4.



# BULLETIN D'ADHÉSION

à l'intention des futurs adhérents

Adressez ce bulletin et votre cotisation  
à l'AMICALE DU STALAG II C, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)

## AMICALE DU STALAG II C.

68, Chaussée d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)

### BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms : .....

Adresse : .....

Profession : .....

Matricule : ..... Dernier Kdo : .....

Date de rapatriement : .....

Montant de la cotisation : .....

Date et signature :

Écrire en caractères d'imprimerie.

## Amis

qui ne savez quel est le montant  
de votre cotisation et qui ne savez  
où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1948 la cotisation  
minimum est de 150 francs,

mais un peu plus  
sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

## AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin  
Compte courant postal 5003.69

## AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour  
1948. Il vous suffit de nous envoyer un  
mandat-chèque postal au numéro du  
compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour  
le timbre de 1948 que vous collerez sur  
votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beau-  
coup de vos camarades comptent sur  
votre générosité. Merci.

## PETITES ANNONCES

De la part de Bernard DUBOIS  
5, rue Corneille, Montluçon (Allier).

**Achats :** Je suis détaillant en chaussures  
et gérant d'un magasin de chaussures en  
gros. Je cherche fabricants ou représen-  
tants ayant bonnes maisons. Me faire des  
offres et envoyer échantillons, avec tarifs.

**Ventes :** Je suis à la disposition de tous  
les camarades détaillants en chaussures qui  
veulent entrer en relations d'affaires avec  
ma maison de gros.

Les camarades non détaillants qui dési-  
rent des chaussures pourront me consulter  
utilement pour eux et leur famille. Expédi-  
tion par poste.

Parisiens qui avez besoin de chaussures,  
de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade TRICOT,

### Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès, Paris (19<sup>e</sup>)  
(Métro Porte de Pantin).

S'il vous faut un imperméable, notre  
camarade

### CORNU

63, boulevard Sébastopol, Paris (4<sup>e</sup>),  
se fera un plaisir de vous le fournir.

Notre camarade LATREILLE Roger,  
16, place du Vieux-Marché, à Rouen, serait  
heureux de connaître un armateur-ma-  
reyeur.

Nous serions heureux que quelqu'un  
puisse lui accorder satisfaction. Merci.

**CAMARADES.** — Pour toutes vos plan-  
tations : arbres fruitiers, chênes truffiers,  
vignes de cuve, raisin de table, boutures et  
racines, griffes d'asperges, adressez-vous à  
**ROL René**, pépiniériste à BORRÈZE par  
TERRASSON (Dordogne), qui fait des prix  
exceptionnels à tous les anciens prisonniers.

Représentant fonderie d'aluminium  
(moulages tous modèles au sable, petites  
coquilles) recherche clients.

S'adresser à AERNOUDT Gaston, 59,  
rue Orfila, Paris (20<sup>e</sup>).

**CHARCUTIERS!** Je serais fabricant de saucissons  
cuits pour Paris et Banlieue  
Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

### M. JOMAT

Boucher-charcutier

**NIBELLE (Loiret)**

Camarades, qui désirez  
du Champagne de 1<sup>re</sup> qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

### Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée  
CHOUILLY, par ÉPERNAY (Marne)

Livraison à domicile

**HOTEL DE FRANCE**  
MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude

### J. ESCARO

Propriétaire

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort  
Téléphone : 20

### J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

**TIMBRES :** Achat, Vente, Échange

### P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, PARIS (20<sup>e</sup>)

### GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8, PARIS (11<sup>e</sup>)

## BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

Janville

(Eure-et-Loir)

Camarades qui voyagez, n'allez pas  
en Touraine sans passer chez

### SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte TOURS (Indre-et-Loire)

Vous l'avez belle...

SI VOUS VISITEZ NANCY

### Téléphonez à GOREL

VOUS AUREZ UN TAXI

Tél. 45-45 et 64-14

Pour avoir une belle récolte,  
une belle coupe d'arbres fruitiers  
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

**Antoine SELVE**, 22, r. de la Barrère

ILLE-sur-TÊT (Pyrénées-Orientales)

Si vous rencontrez un ancien camarade  
du II C qui ne soupçonne pas l'existence  
de notre Amicale, donnez-lui notre  
adresse ou faites-nous connaître la sienne  
nous lui enverrons un spécimen de notre  
journal et une fiche d'adhésion.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,  
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. E. (L. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.